



Andersen  
Œuvres

I

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR RÉGIS BOYER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ANDERSEN

# *Œuvres*

I

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR RÉGIS BOYER

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1992.



CONTES  
RACONTÉS AUX ENFANTS



## AUX LECTEURS D'UN CERTAIN ÂGE

[*Avant-propos du premier recueil,  
rédigé à l'occasion de la publication  
du troisième cahier*]

Aucun de mes travaux n'a été aussi diversement apprécié que *Contes racontés aux enfants*. Alors que certaines personnes au jugement desquelles j'attache un grand prix les ont mis au plus haut de tout ce que j'ai écrit, d'autres ont pensé que ces contes étaient extrêmement insignifiants et m'ont conseillé de ne pas en écrire d'autres. Une pareille diversité de jugement et le silence évident par lequel la critique les a escamotés ont affaibli mon envie de poursuivre cette composition. De la sorte, une année s'est écoulée avant que ce troisième cahier suive les deux précédents.

Alors que je travaillais à un ouvrage plus important, tout à fait différent de ceux-ci, l'idée et l'élaboration me vinrent, toutefois, d'un nouveau conte : « La Petite Sirène »... Il fallait que je le consigne.

Si je le publiais sous forme d'opuscule séparé, on exigerait peut-être davantage, aussi trouvai-je qu'il valait mieux l'adjoindre à un cycle de contes déjà commencé. Chacun de ceux-ci est peut-être plus approprié à l'enfant que celui-là, dont seuls les gens plus âgés comprendront la signification profonde, mais j'ose croire quand même que l'enfant en retirera de la joie et qu'il en comprendra directement le dénouement. Ainsi, je propose maintenant ce troisième cahier.

Le conte le plus bref, qui le termine, « Les Habits neufs de l'empereur », est d'origine espagnole. Nous devons cette idée amusante au *prince don Juan Manuel*, né en 1277, mort en 1347.

Puisque je mentionne ces deux contes, je saisirai cette occasion pour dire quelques mots de ceux qui ont déjà paru.

Dans mon enfance, j'aimais bien entendre des contes et des histoires, plusieurs demeurent encore bien vivants dans mon souvenir ; certains me semblent bien danois et sortis tout à fait du peuple, chez aucun étranger je n'ai trouvé les mêmes. Je les ai racontés à ma façon, me permettant toutes les modifications que je trouvais convenables, laissant mon imagination aviver les couleurs pâlies des images. De la sorte sont nés les quatre contes : « Le Briquet », « Le Petit Claus et le Grand Claus », « La Princesse au petit pois » et « Le Compagnon de voyage ». Il y a, comme on le sait, chez Anacréon, la fable du « Garçon malpoli ».

Sont complètement de mon invention : « Les Fleurs de la petite Ida », « Poucette », « La Petite Sirène ».

Avec ce troisième cahier, les contes vont constituer un petit volume : savoir s'il restera seul, cela dépendra de l'impression qu'à mon avis la collection fera sur le public.

Dans une petite patrie, le poète est toujours un pauvre homme. Honneur, en conséquence, à l'oiseau d'or qu'il peut capturer. On le verra bien si je le capture en racontant des contes.

*Copenhague, mars 1837.*

H. C. ANDERSEN.

## LE BRIQUET



Un soldat s'en vint marchant au pas cadencé sur la grand-route : une, deux ! une, deux ! Il avait son sac sur le dos et un sabre au côté, car il avait été à la guerre et, maintenant, il rentrait chez lui. Et, alors, il rencontra une vieille sorcière sur la grand-route ; comme elle était affreuse ! Sa lèvre inférieure lui pendait jusque sur la poitrine<sup>1</sup>. Elle dit :

« Bonsoir, soldat ! Comme tu as un beau sabre et un grand sac, tu es un vrai soldat ! Maintenant, tu vas avoir autant d'argent que tu voudras !

— Merci, vieille sorcière, dit le soldat.

— Tu vois ce grand arbre ? » dit la sorcière en montrant un arbre qui se trouvait à côté d'eux. « À l'intérieur, il est tout creux ! Tu vas grimper à sa cime et tu verras un trou dans lequel tu pourras te glisser pour arriver tout au fond ! Je vais t'attacher une corde autour de la taille pour pouvoir te remonter quand tu m'appelleras !

— Et qu'est-ce que je vais faire au fond de cet arbre ? demanda le soldat.

— Chercher de l'argent ! dit la sorcière. Quand tu seras arrivé au fond de l'arbre, tu seras, sache-le, dans un grand couloir tout éclairé, car il y a plus de cent lampes qui y brûlent. Puis tu verras trois portes, tu peux les ouvrir, la clé est dessus. Si tu entres dans la première pièce, tu verras, au milieu, un grand coffre. Un chien est assis dessus ; il a des yeux grands comme des tasses à thé, mais ne t'en occupe pas ! Je te donne mon tablier bleu à carreaux, tu l'étaleras sur le plancher ; alors, va directement prendre le chien, pose-le sur mon tablier, ouvre le coffre et prends autant de pièces que tu voudras. Elles sont toutes de cuivre. Mais, si tu préfères de l'argent, entre dans la pièce suivante. Seulement, là, il y a un chien qui a des yeux grands comme des roues de moulin<sup>1</sup> ; ne t'en soucie pas, pose-le sur mon tablier et prends de l'argent. Si, en revanche, tu veux de l'or, tu peux en avoir aussi et autant que tu en voudras, il suffit d'entrer dans la troisième pièce. Mais là, le chien qui est sur le coffre a des yeux dont chacun est aussi grand qu'une tour ronde. C'est un fameux chien, crois-moi ! mais ne t'en occupe absolument pas ! Tu n'as qu'à le poser sur mon tablier, il ne te fera rien, et prends dans le coffre autant d'or que tu voudras !

— Ce n'est pas bête ! dit le soldat. Mais qu'est-ce que je vais te donner, vieille sorcière ? Car tu veux sans doute quelque chose aussi, j'imagine ?

— Non, dit la sorcière, je ne veux pas un sou ! Tu me prendras seulement un vieux briquet que ma grand-mère a oublié la dernière fois qu'elle est descendue là !

— Bon ! Mets-moi la corde autour de la taille ! dit le soldat.

— La voici ! dit la sorcière ; et voilà mon tablier bleu à carreaux. »

Puis le soldat grimpa dans l'arbre, se laissa choir dans le trou et se trouva alors, comme l'avait dit la sorcière, dans le grand couloir où brûlaient des centaines de lampes.

Alors, il ouvrit la première porte. Hou! le chien aux yeux grands comme des tasses à thé était là et le regardait fixement.

« Tu es un brave type ! » dit le soldat. Il le posa sur le tablier de la sorcière et prit autant de pièces de cuivre qu'il pouvait en mettre dans sa poche, referma le coffre, reposa le chien et entra dans la deuxième pièce. Aïe! le chien aux yeux aussi grands que des roues de moulin était là.

« Ne me regarde donc pas tant ! dit le soldat, tu pourrais avoir mal aux yeux ! » et il le posa sur le tablier de la sorcière, mais, en voyant toutes les pièces d'argent dans le coffre, il jeta toutes les pièces de cuivre qu'il avait et emplit sa poche et son sac uniquement d'argent. Puis il entra dans la troisième pièce... Oh! c'était affreux! Ce chien-là avait vraiment des yeux aussi grands que des tours rondes, et il les faisait tourner dans sa tête comme des roues!

« Bonsoir ! » dit le soldat en portant la main à sa casquette, car, un pareil chien, il n'en avait encore jamais vu. Mais l'ayant regardé un peu, il pensa : « Maintenant, ça suffit », il le déposa sur le sol et ouvrit le coffre. Mon Dieu! tout l'or qu'il y avait! Avec cela, il pourrait acheter tout Copenhague et les cochons en sucre des pâtisseries, tous les soldats de plomb, les martinets et les chevaux à bascule du monde! Oh oui! pour de l'argent, c'était de l'argent! Alors, le soldat jeta toutes les pièces d'argent dont il avait rempli sa poche et son sac et prit de l'or à la place, toutes ses poches, son sac, sa casquette et ses bottes furent remplis, c'est à peine s'il pouvait marcher! Ah! il en avait, de l'argent! Pour le chien, il le posa sur le coffre, referma la porte et cria au travers de l'arbre :

« Remonte-moi maintenant, vieille sorcière !

— Tu as le briquet ? demanda la sorcière.

— C'est vrai, dit le soldat, je l'avais tout simplement oublié », et il alla le prendre. La sorcière le remonta, et il se retrouva sur la grand-route, les poches, les bottes, le sac et la casquette pleins d'argent.

« Qu'est-ce que tu veux donc avec ce briquet ? demanda le soldat.

— Cela ne te regarde pas ! dit la sorcière. Tu as l'argent, n'est-ce pas ? Donne-moi le briquet, c'est tout !

— Bêtises ! dit le soldat. Veux-tu me dire tout de suite ce que tu en feras, sinon, je tire mon sabre et je te coupe la tête !

— Non », dit la sorcière.

Alors, le soldat lui coupa la tête. La voilà par terre ! Pour lui, il mit tout son argent dans le tablier, qu'il noua, se le jeta sur le dos comme un baluchon, fourra le briquet dans sa poche et marcha droit sur la ville.

C'était une belle ville, il descendit dans la plus belle auberge, exigea ce qu'il aimait le mieux comme chambre et comme plats, car, maintenant qu'il avait tant d'argent, il était riche.

Le domestique qui devait cirer ses bottes trouva, à juste titre, que c'étaient de vieilles bottes ridicules pour un monsieur si riche, mais le soldat ne s'en était pas encore acheté de neuves. Le lendemain, il se procura des bottes, et des habits, d'un chic ! Maintenant, c'était devenu un monsieur distingué, et on lui parla de tout ce qu'il y avait de superbe dans la ville, et du roi, et de la charmante princesse qu'il avait pour fille.

« Où est-ce qu'on peut la voir ? demanda le soldat.

— On ne peut absolument pas la voir, disaient-ils tous, elle habite un grand château de cuivre tout entouré de murailles et de tours ! En dehors du roi, personne n'ose se rendre chez elle, car on a prédit qu'elle serait mariée à un simple soldat, et le roi ne peut souffrir cela ! »

« Je voudrais bien la voir ! » pensa le soldat, mais il n'y parvenait simplement pas !

Alors, il vécut joyeusement, alla au théâtre, se promena en voiture dans le parc royal et donna beaucoup d'argent aux pauvres, ce qui était bien gentil ! Il savait bien, par expérience, comme il fait mauvais ne pas posséder un sou !... Or il était riche, il avait de beaux habits, il se fit quantité d'amis qui, tous, disaient que c'était un homme extraordinaire, un vrai gentilhomme, et, cela, ça faisait grand plaisir au soldat ! Mais, comme chaque jour il dépensait de l'argent sans en regagner du tout, il ne lui resta plus, pour finir, que deux skillings ; il dut déménager des beaux appartements où il avait logé et prendre une toute petite chambre juste sous le toit, brosser lui-même ses bottes, les rapiécer avec une aiguille à repriser, et aucun de ses amis ne vint le voir parce qu'il y avait tant d'étages à monter.

C'était un soir tout noir, il ne pouvait même pas s'acheter une chandelle, mais alors, il se rappela qu'il y en avait un petit bout dans le briquet qu'il avait pris dans l'arbre

creux où la sorcière l'avait aidé à descendre. Il sortit le briquet et le bout de chandelle, mais, au moment précis où il battait le briquet et que des étincelles jaillissaient du silex, la porte s'ouvrit à la volée, et le chien qui avait des yeux aussi grands que des tasses à thé et qu'il avait vu au fond de l'arbre se trouva devant lui et dit : « Qu'ordonne mon maître ? »

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit le soldat. Voilà un drôle de briquet si je peux, de la sorte, avoir ce que je veux ! Trouve-moi de l'argent ! » dit-il au chien, et hop ! le voilà parti, hop ! le voilà revenu, tenant dans la gueule une grande bourse pleine de skillings.

Maintenant, le soldat savait ce que c'était que ce formidable briquet ! S'il en battait une fois, le chien posé sur le coffre aux pièces de cuivre arrivait ; s'il en battait deux fois, c'était celui aux pièces d'argent ; s'il en battait trois fois, arrivait celui qui avait de l'or...

Donc, le soldat redescendit dans les beaux appartements, mit de bons habits, et, alors, tous ses amis le reconnurent aussitôt, et ils l'aimaient tant...

Puis, un jour, il pensa : « C'est tout de même ridicule qu'on ne puisse pas voir la princesse ! Tout le monde dit qu'elle est si charmante ! Mais à quoi bon, s'il faut qu'elle reste tout le temps dans le grand château de cuivre aux nombreuses tours... Est-ce que, vraiment, je ne peux pas la voir ?... Où donc est mon briquet ? » Et il battit le briquet, et hop ! le chien aux yeux grands comme des tasses à thé arriva.

« Certes, nous sommes au milieu de la nuit, dit le soldat, mais je voudrais tellement voir la princesse, rien qu'un petit instant ! »

Le chien passa aussitôt la porte, et le soldat n'eut pas le temps de réfléchir qu'il le revit avec la princesse : elle était sur le dos du chien, endormie, et tellement charmante que tout le monde pouvait voir que c'était une vraie princesse. Le soldat ne put tout simplement pas s'en empêcher, il fallut qu'il l'embrasse, car c'était un vrai soldat.

Puis le chien courut rapporter la princesse, mais lorsque ce fut le matin et que le roi et la reine lui offrirent le thé, elle dit qu'elle avait fait un rêve étrange cette nuit-là, elle avait rêvé d'un chien et d'un soldat. Elle avait chevauché le chien, et le soldat l'avait embrassée.

« Une belle histoire, vraiment ! » dit la reine.

Alors, une des vieilles dames de la cour dut, la nuit suivante, veiller près du lit de la princesse pour voir si c'était vraiment un rêve, sinon, quoi !

Le soldat languissait si affreusement de revoir la charmante princesse que le chien vint pendant la nuit, la prit et courut tant qu'il put, mais la vieille dame de cour mit des bottes de pêcheur<sup>1</sup> et leur courut après tout aussi vite. En les voyant disparaître dans une grande maison, elle pensa : « Maintenant, je sais où c'est », et elle fit une grande croix sur le portail avec un morceau de craie<sup>2</sup>. Puis elle rentra se coucher, et le chien aussi revint avec la princesse. Mais, quand il vit que l'on avait tracé une croix sur le portail de la maison qu'habitait le soldat, il prit, lui aussi, un morceau de craie et fit une croix sur les portails des maisons de toute la ville, et c'était astucieux, car, maintenant, la dame de cour ne pourrait plus trouver la bonne porte, puisqu'il y avait une croix sur toutes.

Le matin, de bonne heure, le roi, la reine, la vieille dame de cour et tous les officiers vinrent voir à quel endroit la princesse était allée.

« C'est là ! » dit le roi en voyant le premier portail inscrit d'une croix.

« Non, c'est là, mon cher époux ! » dit la reine qui voyait le second portail avec une croix.

« Mais il y en a une là, et il y en a une là ! » dirent-ils tous. Et, où qu'ils regardent, il y avait une croix sur le portail. Ils virent bien, alors, qu'il ne servait à rien de chercher.

Seulement, la reine était une femme très avisée qui était capable de faire bien autre chose que de rouler en carrosse. Elle prit ses grands ciseaux d'or, découpa une grande pièce de soie en morceaux puis cousit un petit sac : elle le remplit de très fine farine de blé noir, l'attacha sur le dos de la princesse et, quand ce fut fait, elle perça un petit trou dans le sac afin que la farine coule tout le long du chemin que prendrait la princesse.

La nuit, le chien revint, prit la princesse sur son dos et l'emporta en courant chez le soldat qui l'aimait tant et qui aurait tellement voulu être prince afin d'en faire sa femme.

Le chien ne s'aperçut simplement pas que la farine coulait, depuis le château jusqu'à la fenêtre du soldat où il escaladait le mur en portant la princesse. Le matin, le roi et la reine virent bien où leur fille était allée ; ils s'emparèrent du soldat et le mirent au cachot.

C'est là qu'il resta. Hou! comme c'était sombre et lugubre! Et on lui dit : « Demain, tu vas être pendu! » Ce n'était pas réjouissant à entendre, et il avait oublié son briquet chez lui, à l'auberge. Le matin, entre les barreaux de fer de la petite fenêtre, il aperçut les gens qui sortaient en hâte de la ville pour le voir pendre. Il entendit les tambours et vit les soldats marchant au pas. Tout le monde courait. Et il y avait aussi un apprenti cordonnier, en tablier de cuir et en pantoufles : il galopait tellement qu'une de ses pantoufles vola tout droit sur le mur où le soldat était en train de regarder entre les barreaux de fer.

« Hé! apprenti cordonnier! Ne te dépêche pas tant, lui dit le soldat, il ne se passera rien avant que j'arrive! Mais, si tu veux courir à la maison où j'ai logé et me rapporter mon briquet, tu auras quatre skillings! Mais prends tes jambes à ton cou! »

L'apprenti cordonnier voulait bien les quatre skillings, il partit comme une flèche chercher le briquet, le donna au soldat et... bon, nous allons voir!

En dehors de la ville, on avait édifié un grand gibet; tout autour, il y avait les soldats et des centaines de milliers de gens. Le roi et la reine siégeaient sur un trône magnifique, juste devant le tribunal et tout le Conseil.

Le soldat était déjà en haut de l'échelle, mais, lorsque l'on voulut lui passer la corde au cou, il dit que l'on permettait toujours à un pécheur, avant qu'il subisse sa peine, de satisfaire un souhait innocent. Il aurait bien voulu fumer une pipe, car ce serait la dernière qu'il aurait en ce monde.

Le roi ne voulut pas refuser, et le soldat prit son briquet et en battit, un, deux, trois! et voilà tous les chiens, celui aux yeux grands comme des tasses à thé, celui aux yeux comme des roues de moulin et celui qui avait des yeux aussi grands que des tours rondes!

« Maintenant, aidez-moi, pour que je ne sois pas pendu! » dit le soldat, et, alors, les chiens se précipitèrent sur les juges et sur tout le Conseil, ils en saisirent un par les jambes et un par le nez et les jetèrent en l'air à plusieurs toises, si bien qu'en retombant ils furent mis en pièces.

« Je ne veux pas! » dit le roi, mais le plus gros des chiens les saisit, lui et la reine, et les jeta après tous les autres. Alors, les soldats furent épouvantés, et tout le monde

cria : « Petit soldat, c'est toi qui vas être notre roi, et tu auras la charmante princesse ! »

Puis ils mirent le soldat dans le carrosse du roi, et les trois chiens dansèrent devant en criant : « Hourra ! » et les garçons sifflèrent dans leurs doigts, et les soldats présentèrent les armes. La princesse sortit du château de cuivre et devint reine, et cela lui plut bien ! Les noces durèrent huit jours, et les chiens prirent également place à table, en roulant de grands yeux.

## LE PETIT CLAUS ET LE GRAND CLAUS

Dans une petite ville, il y avait deux hommes qui avaient le même nom, ils s'appelaient Claus tous les deux, mais l'un possédait quatre chevaux et l'autre, seulement un. Pour les distinguer l'un de l'autre, on appelait celui qui avait quatre chevaux le grand Claus, et celui qui n'en avait qu'un, le petit Claus. Nous allons apprendre maintenant comment les choses se passaient pour eux, car c'est une vraie histoire !

D'un bout à l'autre de la semaine, le petit Claus devait labourer pour le grand Claus et lui prêter son unique cheval. À son tour, le grand Claus l'aidait avec ses quatre chevaux, mais une fois par semaine seulement, et c'était le dimanche. Hue ! comme le petit Claus faisait claquer son fouet sur les cinq chevaux, autant dire qu'alors ils étaient à lui, cet unique jour-là. Le soleil brillait magnifiquement, et toutes les cloches du clocher sonnaient pour appeler à l'église, les gens étaient en beaux atours, ils s'en allaient, leur livre de cantiques sous le bras, entendre prêcher le pasteur, et ils regardaient le petit Claus qui labourait à cinq chevaux, et il était si content qu'il faisait encore claquer son fouet en criant : « Hue ! tous mes chevaux ! »

— Tu n'as pas à dire ça, dit le grand Claus, il n'y a qu'un cheval qui soit à toi ! »

Mais lorsque, de nouveau, quelqu'un passa qui se ren-

dait à l'église, le petit Claus oublia qu'il ne devait pas dire cela et cria : « Hue ! tous mes chevaux ! »

— Bon ! à présent, je te demande de cesser ! dit le grand Claus. Si tu le dis encore une fois, je frapperai ton cheval sur le front, si bien qu'il tombera mort sur place, et c'en sera fini de lui !

— Bien ! je ne le dirai plus ! » dit le petit Claus. Mais, lorsque des gens passèrent qui lui firent bonjour d'un signe de tête, il fut si content, il trouva si formidable d'avoir cinq chevaux pour labourer son champ qu'il fit claquer son fouet en criant : « Hue ! tous mes chevaux ! »

— Je vais leur dire hue, moi, à tes chevaux ! » dit le grand Claus, et il prit sa mailloche et frappa l'unique cheval du petit Claus sur le front de telle sorte qu'il culbuta : il était tout à fait mort.

« Ah ! maintenant, je n'ai plus de cheval ! » dit le petit Claus, qui se mit à pleurer. Puis il dépouilla le cheval, prit la peau et la fit bien sécher au vent, la fourra dans un sac qu'il se mit sur l'épaule et se rendit à la ville, vendre la peau de son cheval.

Il avait un long chemin à faire, une grande forêt sombre à traverser, et voilà qu'il y eut un terrible orage. Il s'égara complètement et, avant qu'il eût retrouvé le bon chemin, ce fut le soir : il y avait trop loin pour arriver à la ville ou pour retourner chez lui avant qu'il fit nuit.

Tout près du chemin, il y avait une grande ferme, les volets étaient fermés, mais on pouvait voir briller de la lumière dans le haut. « On me permettra bien de passer la nuit là », pensa le petit Claus, qui alla frapper à la porte.

La femme du paysan ouvrit, mais, en entendant ce qu'il voulait, elle lui dit de passer son chemin : son mari n'était pas à la maison, et elle ne recevait pas d'étrangers.

« Bon, alors, il faudra que je couche dehors », dit le petit Claus, et la femme du paysan lui ferma sa porte.

Tout près, il y avait une grosse meule de foin, et, entre cette meule et la maison, on avait construit un petit appentis au toit de chaume, tout plat.

« C'est là-haut que je peux me coucher », dit le petit Claus en voyant le toit, « c'est un bon lit, la cigogne ne descendra sûrement pas me pincer les jambes », car il y avait une cigogne sur le toit, où elle avait son nid.

Donc, le petit Claus grimpa sur l'appentis, où il se coucha et se tourna pour être étendu comme il faut. Les

volets de bois n'arrivaient pas jusqu'en haut des fenêtres, il pouvait voir à l'intérieur de la salle.

Une grande table était mise, avec du vin, du rôti et un poisson magnifique : la femme du paysan et le sacristain<sup>1</sup> étaient à table, sinon, personne d'autre, et elle le servait : il n'y allait pas avec le dos de la cuiller pour prendre du poisson, car c'était une chose qu'il aimait.

« Si seulement on pouvait en avoir aussi ! » dit le petit Claus en allongeant la tête vers la fenêtre. Dieu ! quel délicieux gâteau il apercevait ! Pour un festin, c'était un festin !

Alors, il entendit, sur la grand-route, un cavalier qui arrivait vers la maison, c'était le mari qui rentrait chez lui.

C'était un brave homme, mais il souffrait de l'étrange maladie de ne pouvoir supporter la vue des sacristains. Si un sacristain se présentait à ses yeux, il entraînait en fureur. C'était pour cela aussi que le sacristain était entré dire bonjour à la femme, sachant que le mari n'était pas chez lui, et que la brave femme lui avait proposé les plats les plus succulents qu'elle avait. Quand ils entendirent le mari arriver, ils furent épouvantés, et la femme pria le sacristain de se fourrer dans un grand coffre vide qui se trouvait dans le coin<sup>2</sup>. C'est ce qu'il fit, car il savait bien que le pauvre homme ne pouvait supporter de voir des sacristains. La femme cacha précipitamment tous les plats succulents et le vin dans son four à pain, car, si le mari avait aperçu cela, il aurait sûrement demandé ce que cela signifiait.

« Hélas ! » soupira le petit Claus sur son apprentis, en voyant disparaître tous les plats.

« Il y a quelqu'un là-haut ? » demanda le paysan en levant les yeux sur le petit Claus. « Pourquoi es-tu là ? Viens dans la salle, plutôt ! »

Puis le petit Claus raconta comment il s'était perdu et demanda s'il pouvait passer la nuit là.

« Bien sûr ! dit le paysan, mais, d'abord, nous allons nous sustenter un peu ! »

La femme les accueillit très aimablement tous les deux, elle mit une longue table et leur donna un grand plat de gruau. Le paysan avait faim et mangea de grand appétit, mais le petit Claus ne pouvait s'empêcher de penser au succulent rôti, au poisson, au gâteau qui étaient, il le savait, dans le four.

Sous la table, à ses pieds, il avait posé son sac avec la peau de cheval dedans : nous savons que c'était avec elle qu'il était parti de chez lui afin de la vendre en ville. Au gruau, il ne voulait tout simplement pas goûter, et, alors, il posa le pied sur son sac, et la peau séchée qui était dedans émit un grand craquement.

« Chut ! » dit le petit Claus à son sac, mais, au même instant, il remit le pied dessus, si bien qu'il y eut un craquement encore beaucoup plus fort.

« Tiens ! qu'est-ce que tu as dans ton sac ? demanda le paysan.

— Oh ! c'est un sorcier ! dit le petit Claus, il dit que nous ne devons pas manger du gruau, il a ensorcelé le four et l'a rempli de rôti, de poisson et de gâteau.

— Comment ça ? » dit le paysan, et il ouvrit vivement le four, où il vit tous les plats délicieux que sa femme avait cachés, mais il crut que c'était le sorcier du sac qui les avait suscités. La femme n'osa rien dire, elle posa aussitôt les plats sur la table et ils mangèrent tous les deux du poisson, du rôti et du gâteau. Alors, le petit Claus posa de nouveau le pied sur son sac, de sorte que la peau craqua.

« Qu'est-ce qu'il dit, maintenant ? demanda le paysan.

— Il dit, dit le petit Claus, que, par sorcellerie, il nous a aussi suscité trois bouteilles de vin, elles sont là-bas, dans le coin, près du four ! » Il fallut donc que la femme sorte le vin qu'elle avait caché, et le paysan but et devint tout joyeux. Un sorcier comme celui que le petit Claus avait dans son sac, il aurait vraiment bien voulu en avoir un pareil.

« Est-ce qu'il peut aussi susciter le Diable ? demanda le paysan. Lui, j'aimerais bien le voir, parce que, maintenant, je suis tout gai !

— Oui, dit le petit Claus, mon sorcier peut faire tout ce que je demanderai. N'est-ce pas, toi ? » demanda-t-il en marchant sur le sac, qui craqua. « Tu entends ? Il dit oui ! Mais le Diable a un air si affreux qu'il ne vaut pas la peine de le voir !

— Oh ! je n'ai pas peur du tout ! Quel air peut-il bien avoir ?

— Eh bien ! Il aura l'air tout craché d'un sacristain !

— Hou ! dit le paysan, c'est affreux ! Vous saurez que je ne puis supporter de voir des sacristains ! Mais ça n'a pas d'importance, comme je sais que c'est le Diable, je m'en

*Historiettes*

C'est toi que vise cette fable !	1499
Le Talisman	1500
L'ancien dieu vit encore	1500
Hans et Grethe	1500
Les Montagnes bleues	1500
Les Tempéraments	1500
Les Pommes de terre	1500
Urbanus	1501
La Pomme	1501
« On dit... ! »	1501
Notre vieux maître d'école	1502
Les Cartes à jouer	1502
Coassement	1503
Le Scribe	1503
Légendes populaires danoises	1503

## LIVRE D'IMAGES SANS IMAGES

1504

*Supplément*

1509

*Bibliographie*

1531

*Table alphabétique des contes*

1537

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

CONTES RACONTÉS AUX ENFANTS

LE FANTÔME

LES GALOCHES DU BONHEUR

NOUVEAUX CONTES

CONTES ILLUSTRÉS PAR VILHELM PEDERSEN

HISTOIRES

HISTOIRES ILLUSTRÉS PAR VILHELM PEDERSEN

NOUVEAUX CONTES ET HISTOIRES

CONTES ET HISTOIRES

CONTES RECUEILLIS

DANS LES «ŒUVRES COMPLÈTES» DE 1868

LA DRYADE

TROIS NOUVEAUX CONTES ET HISTOIRES

CONTES NON RECUEILLIS

DANS LES «ŒUVRES COMPLÈTES»

LIVRE D'IMAGES SANS IMAGES

*Introduction, Chronologie*

*Note sur la présente édition*

*Notice, notes et variantes*

*Supplément*

*Bibliographie*

*par Régis Boyer*